

cours vinrent en effet, et d'où on ne les attendait aucunement. La protection de Dieu n'en fut que plus visible.

Au reste, il n'était pas dans les goûts du Père Champagnat de quêter pour se procurer des ressources, et il aimait mieux laisser à la Providence le soin de l'assister comme il lui plairait. Croirait-on qu'on lui fit un crime de cette entière confiance ? « Voyez, disait-on, il ne suit les conseils de personne ; il a tellement la maladie de la pierre qu'il ne pense qu'à bâtir ; payera qui pourra, peu lui importe, pourvu qu'il bâtisse des murs qu'il démolira demain pour les refaire un autre jour. » Ces calomnieuses insinuations trompèrent bien des personnes, et Mgr l'archevêque même y fut pris. A force d'entendre dire que M. Champagnat ne s'occupait qu'à bâtir et qu'il dépensait l'argent sans intelligence, il le crut ; et l'ayant fait appeler, il lui en fit de vifs reproches et lui défendit de bâtir davantage.

A l'archevêché, on avait une extrême frayeur que le bon Père ne fit banqueroute. « Il est impossible, disait-on, qu'il ne finisse pas par faire de mauvaises affaires ; il fait d'énormes dépenses, ses recettes sont presque nulles, il doit plus qu'il n'a ; ses créanciers finiront par s'apercevoir de sa position, ils s'empareront de sa maison, et ne pouvant tous être satisfaits, il arrivera du scandale. » Il fut un moment où cette erreur domina à tel point les esprits, que Mgr l'archevêque se crut obligé d'ôter au Père Champagnat la direction de sa maison, et la chose se serait faite si l'ecclésiastique qu'on voulait mettre à sa place n'eût décliné cette mission. Hâtons-nous de dire que Monseigneur ne fut pas longtemps sous l'empire de cette erreur, et qu'il reprit bien vite ses premiers sentiments de confiance et d'estime pour le Père Champagnat. Mais il n'en fut pas de même d'un grand nombre de personnes qui, ne voyant les choses que par les yeux de la prudence humaine, ne purent jamais comprendre la conduite du bon Père, croyant toujours qu'il avait plus de dettes qu'il n'avait de bien, et se demandant ce que deviendraient les

frères à sa mort et ce qu'ils feraient pour payer leurs créanciers.

Le pieux fondateur n'avait cessé pendant sa vie d'inspirer à ses frères la confiance en Dieu, les assurant qu'il prendrait soin d'eux et que son assistance ne leur manquerait jamais. Sur son lit de mort, ce fut la dernière recommandation qu'il leur fit : « Mettez votre confiance en Dieu, leur dit-il, et comptez sur lui ; sa Providence vous soutiendra, vous aidera, vous bénira et pourvoira à tous vos besoins. » Il était de la gloire de cette divine Providence de récompenser une si grande confiance et de montrer que ce n'est pas en vain que l'on compte sur elle. Pendant sa vie, cet homme de Dieu en avait été assisté si à propos, qu'il avait pu dire confidentiellement à un de ses amis : « Jamais l'argent ne m'a manqué, quand j'en ai eu absolument besoin. » A son décès, il laissait à ses enfants pour plus de deux cent mille francs de biens-fonds, sans autre dette que quelques milliers de francs pour une propriété qu'il avait achetée l'année même de sa mort. Et comme si Dieu eût tenu à récompenser sa confiance jusqu'au bout, une personne généreuse acquitta cette somme peu de temps après.

Cette confiance entière qu'il avait en Dieu, le conservait dans une tranquillité admirable et dans une paix inaltérable au milieu même des plus grandes difficultés. « Notre-Seigneur, disait-il dans ces occasions, nous assistera selon nos besoins ; plus les obstacles sont grands, plus nous devons mettre notre confiance en lui, car plus nous avons droit à son secours. »

Un frère étant tombé malade, comme il n'avait aucun sujet disponible pour le remplacer, il fut obligé d'envoyer le maître des novices. « Qu'allez-vous faire maintenant, lui demanda quelqu'un, où trouverez-vous un homme pour conduire votre maison ? — Nous l'attendrons de Dieu, répondit-il. — En ce cas, je crains que vous ne l'attendiez longtemps. — Pas autant que vous croyez. Dieu n'est pas embarrassé pour trouver des hommes ; il peut prendre le premier qui passera

dans la rue ; entre ses mains tout instrument est bon. En attendant que sa bonté nous envoie quelqu'un, je vais confier cet emploi à tel frère ; et, quoiqu'il n'ait que seize ans, je suis convaincu qu'il fera bien et que Dieu le bénira, parce que je n'en ai pas d'autre. »

Un frère directeur, faisant quelque difficulté pour emmener un frère, parce qu'il était trop jeune : « Prenez cet enfant, lui dit le Père, je vous réponds que vous serez content de lui. Dieu sera bien obligé de le bénir, puisqu'il l'envoie ; d'ailleurs, c'est avec rien qu'il fait tout. Mettez votre confiance en Dieu, et vous verrez que ce petit frère fera des merveilles. » Il ne se trompa pas, le jeune frère eut un succès complet.

En 1823, pendant qu'il était encore à La Valla, écrivant à un de ses frères, après lui avoir donné des nouvelles de divers établissements, il ajoutait : « Quant à La Valla, il paraît que cette année nous aurons beaucoup de pauvres ; nous ferons ce que nous pourrons pour les nourrir. La Providence, qui nous les envoie, sait que nous n'avons rien. Je compte donc qu'elle nous donnera et pour eux et pour nous. Il se présente aussi beaucoup de postulants, mais presque tous sans ressources et bien jeunes. Cependant, trois ont l'âge de raison, car ils ont passé trente ans ; l'un est homme d'affaires, un autre est cordonnier, et le troisième homme de rien : mais c'est avec rien que Dieu fait de grandes choses !!! »

Pour entretenir sa communauté et pour nourrir les indigents dont il se chargeait, le Père Champagnat n'avait que son traitement de vicaire : aussi, on se demandait avec étonnement où il prenait pour faire subsister tant de monde. « Je ne comprends pas, lui dit un de ses amis, ce que vous prétendez faire en remplissant votre maison d'enfants indigents, et en recevant tant de postulants qui ne vous donnent rien ; à moins que vous n'ayez un *permis* pour puiser dans le trésor de l'Etat, vous ne pouvez manquer de faire banqueroute. — J'ai plus que cela, répondit le Père en riant, j'ai le trésor de la Providence, qui fournit à tout le monde sans

s'épuiser. — Il faut, lui disait une autre personne, que vous ayez une bourse bien garnie pour vous charger de tant de *misères* ! — Ma bourse, répondit le Père, n'a pas de fond ; c'est celle de la Providence : plus on y prend, plus il y a. »

Comme on le blâmait, dans une occasion, de ce qu'il bâtissait toujours : « On me blâme, dit-il, parce que je bâtis ; il faut bien le faire pour loger les frères ; car il faut ou construire ou cesser de recevoir des postulants. » Et comme on objectait qu'il n'avait pas d'argent, et qu'il était imprudent d'entreprendre de nouvelles constructions sans avoir des fonds. « J'ai toujours fait ainsi, répliqua-t-il ; si j'avais attendu d'avoir de l'argent pour commencer, je n'aurais pas encore mis deux pierres l'une sur l'autre. » Un ami qui lui rendait une visite, lui ayant demandé dans cette circonstance où il prendrait pour payer le corps de bâtiment qui s'élevait : « Je prendrai, lui répondit le bon Père, où j'ai toujours pris : dans le trésor de la Providence. »

A une époque où la maison était très nombreuse et où les denrées étaient très chères, un frère de son conseil, qui savait qu'il n'y avait pas d'argent dans la caisse, lui dit un jour : « Mon Père, cette année, nous ne joindrons jamais les deux bouts. — C'est vrai, lui répliqua le Père, si vous raisonnez d'après les ressources que nous avons ; mais la Providence, la comptez-vous pour rien ? Il faudra bien qu'elle nous aide, puisqu'elle nous envoie elle-même ces jeunes gens. — Il est juste, répondit le frère, de nous confier à la Providence ; mais peut-être ferions-nous bien aussi d'être plus sévères dans le choix des postulants, et de refuser quelques-uns de ceux qui ne donnent rien. — Jamais, répondit le pieux fondateur, je ne refuserai un sujet qui me paraît avoir vocation et que je crois propre à faire le bien, par la raison qu'il n'apporte point d'argent ; je payerais plutôt, s'il était nécessaire, pour avoir un jeune homme qui peut devenir un bon religieux. »

Un jour, il lui fallait absolument deux mille francs pour

acquitter une dette, et l'on menaçait de faire des frais s'il ne pouvait les donner. Il fit donc appeler le frère économe, et l'engagea à faire quelques démarches pour emprunter cette somme. « Mon Père, lui dit le frère, vous savez que je n'ai rien pu trouver la semaine dernière, et qu'on me fuit lorsqu'on me voit venir : il est tout à fait inutile que j'aille à Saint-Chamond pour cela ; je vous prie de m'en dispenser. » Comme le Père insistait, le frère lui répondit avec un peu d'humeur : « J'irai, si vous le voulez absolument ; mais je vous réponds que je reviendrai les mains vides. » Le Père ne répliqua pas, et comme le moment du paiement approchait, il monte dans sa chambre et se met en prière. Au bout de quelques minutes, on l'appelle au parloir : il s'y rend, et au moment qu'il y'entré, une personne jette sur la table un sac de trois mille francs, en disant : « Voilà, Monsieur, ce que j'ai eu la pensée de vous apporter aujourd'hui. » Le Père l'embrasse avec effusion, en s'écriant : « Que Dieu vous bénisse, mon cher Monsieur ; c'est sa providence qui vous envoie ; j'étais dans un pressant besoin, et vous me rendez un service que je n'oublierai jamais. »

Une autre fois, le frère économe vint le prévenir qu'il n'y avait plus de farine et qu'il fallait penser à en acheter. Le Père, ouvrant son tiroir, lui donna tout l'argent qui était dans la maison dans ce moment. « Mais il n'y a là que pour avoir deux sacs de farine, dit l'économe ; et avec le nombre que nous sommes, nous n'aurons pas de pain pour quinze jours. — Achetez d'abord ces deux sacs, répliqua le Père ; Dieu viendra à notre secours avant qu'ils soient finis. » Dix jours après, l'économe étant revenu pour l'avertir que la farine touchait à sa fin : « Tenez, lui dit le Père, on vient de me donner pour en avoir trente sacs ; j'avais bien raison de vous assurer que Dieu ne nous abandonnerait pas. »

En voyant les développements que prenait son institut, quelqu'un lui dit un jour : « Que de belles choses vous feriez, si vous aviez quelques centaines de mille francs. — Si la

Providence m'envoyait cinquante bons frères, nous en ferions de bien plus belles, répliqua-t-il ; ce n'est pas l'argent qui nous manque, mais les bons sujets. Une communauté est toujours assez riche, lorsqu'elle a de saints religieux : c'est ce que je demande à Dieu tous les jours. Quant aux ressources pécuniaires, je compte sur cette parole de notre divin Sauveur : *Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît.* »

Il comptait si peu sur les moyens humains, qu'il doutait du succès d'une affaire, s'il la voyait fortement appuyée par les hommes. Comme beaucoup de personnes s'intéressaient à l'autorisation de son institut, au moment où il partait pour Paris pour suivre cette affaire, il écrivait de Lyon : « Tout paraît bien aller, humainement parlant ; toutefois, je dis plus que jamais : *Nisi Dominus.* Je crains beaucoup que toutes ces ressources ne nuisent un peu aux desseins de la Providence, et que, loin d'aider à notre demande, elles ne contribuent à la faire échouer ; priez donc et faites prier, car c'est de Dieu seul que nous devons tout attendre. »

CHAPITRE QUATRIÈME

Son amour pour la prière. Avec quel soin il forme ses frères à ce saint exercice.

UNE des plus grandes grâces que Dieu m'ait faites, disait l'humble saint François d'Assise, c'est de m'avoir donné l'esprit de prière ; car c'est par la prière que j'ai obtenu toutes les faveurs que la bonté divine m'a départi.